JOURNAL DU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE

ÉDITORIAL

RAYONNEMENT DU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE

Ceci semble être particulièrement vrai en Suisse: pour qu'une institution y soit respectée, il faut qu'elle le soit d'abord en dehors des frontières. Au moment où certains se plaisent à dénoncer le projet de nouveau musée comme la «manie ou la mégalomanie» de quelque politique ou intellectuel qui «croit encore au Père Noël» (pour reprendre les termes d'un article de journal paru récemment), il paraît utile de remarquer, à l'appui de ce projet, que même dans leur cadre étriqué actuel, aussi bien les collections de notre musée que l'usage qui en est fait sont très appréciés et demandés hors de Suisse.

D'abord – et ceci est peu connu – nous sommes sans cesse sollicités pour prêter des pièces à des musées et des expositions étrangères. Par exemple, régulièrement la «Réunion des musées nationaux», organisation faîtière des musées français, nous emprunte des éléments importants de nos collections pour ses expositions itinérantes de prestige telles que «Batéké, peintres et sculpteurs d'Afrique centrale», «Vanuatu, arts des îles de cendre et de corail». Très souvent, des musées d'Allemagne, d'Amérique du Nord, du Japon et d'ailleurs nous demandent des pièces (que nous prêtons, si les conditions nécessaires de sécurité et de conservation sont réalisées). Tout récemment nous avons prêté au Musée de la Musique à Paris un reliquaire Fang assuré pour 900'000 francs suisses!

Ce ne sont pas seulement des objets mais des expositions entières de notre musée qui sont quasiment chaque année demandées à l'étranger. Par exemple «L'art de la plume - Brésil» a été présenté avec beaucoup de succès au Museum National d'Histoire Naturelle de Paris et «Mémoires d'esclaves», exposition réalisée par notre musée a été présentée sous une forme compacte en Guadeloupe et au Bénin. En ce moment même, «Les plis du temps», exposition consacrée à Horace-Bénédict de Saussure et créée à Conches, peut être vue au Conservatoire d'Art et d'Histoire d'Annecy. Et l'exposition sur le grand ethnologue Alfred Métraux, également créée au Musée d'ethnographie de Genève (sous le titre «Du Pays de Vaud au Pays du Vaudou»), après avoir circulé dans trois pays d'Amérique du Sud, sera prochainement montrée dans la prestigieuse Smithsonian Institution de Washington.

En grande demande également sont les compétences des collaborateurs de notre institution. Le conservateur du Département Amérique a été sollicité, il n'y a pas longtemps, par le Gouvernement français pour effectuer une mission de conservation du patrimoine amérindien de Guyane. Le conservateur du Département Afrique a lui été sollicité par l'UNESCO pour une mission de coopération avec des musées africains, et le conservateur du Département d'ethnomusicologie a été invité à faire partie du jury du plus grand concours de musique vocale orientale qui s'est tenu, il y a quelques semaines, à Samarcande en Ouzbékistan. Le Musée d'ethnographie de Vienne a demandé à l'auteur de ces lignes d'écrire un article sur «le Musée d'ethnographie du 21ème siècle» et la responsable des Relations avec le public de notre Musée a été sollicitée pour participer à une mission d'appui à la création du Musée Moïses Bertoni au Paraguay. Sans parler des nombreuses conférences régulièrement demandées au conservateur du Département Europe dans la Région Rhône-Alpes.

Enfin, les publications du Musée sont vendues ou échangées dans le monde entier. En particulier, les 66 disques édités à ce jour par les Archives Internationales de Musique Populaire (qui ont leur siège au Musée d'ethnographie) sont demandés partout et quatre d'entre eux ont reçu le prestigieux Prix Charles-Cros. Beaucoup d'autres exemples du rayonnement du Musée d'ethnographie à l'étranger pourraient encore être donnés. Il est certain que par la construction de l'«Esplanade des mondes» à la place Sturm, la réputation internationale de notre Musée s'accroîtra encore, et avec elle, la réputation de notre ville-canton.

Louis Necker
Directeur



Chez l'ébéniste, 1999. Photo: J. Watts

JOURNAL DU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DE GENÈVE
no 26
octobre 1999 - janvier 2000

Paraît trois fois l'an

Direction
Louis Necker

Ville de Genève
Département des affaires culturelles

MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE
65-67, boulevard Carl-Vogt
1205 Genève
Tél. 022 418 45 50
Fax 022 418 45 51

Bus 1, 4 et 32

Ouvert de 10 à 17h
Fermé lundi

Annexe de Conches
7, chemin Calandrini
1231 Conches
Tél. 022 346 01 25
Fax 022 789 15 40

Bus 8

Ouvert de 10 à 17h
Fermé lundi

Adresse Internet:
www.ville-ge.ch/musinfo/ethg

LA MORT À VIVRE: Petit Manuel des rites mortuaires

Vernissage le 27 octobre 1999 à 18 heures

Exposition du 28 octobre 1999 au 9 avril 2000 à l'Annexe de Conches du Musée d'ethnographie

La mort, marche à suivre. Aveux d'un vieux conservateur



L'exposition «La mort à vivre» de l'Annexe de Conches ne prétend en aucune manière énoncer une grande problématique anthropologique. Elle vise un objectif tout simple: permettre à chacun, s'il le désire et s'il le juge utile, de se donner un mode d'emploi pratique et rituel lorsque survient la mort d'un proche. Dans toutes les civilisations traditionnelles, on possédait de manière orale ou écrite un manuel des rites mortuaires. La modernité occidentale a délaissé ce savoir immémorial, l'abandonnant aux entreprises funéraires. Mais depuis quelques années, un vaste mouvement se dessine qui laisse voir l'émergence d'un immense bricolage rituel.

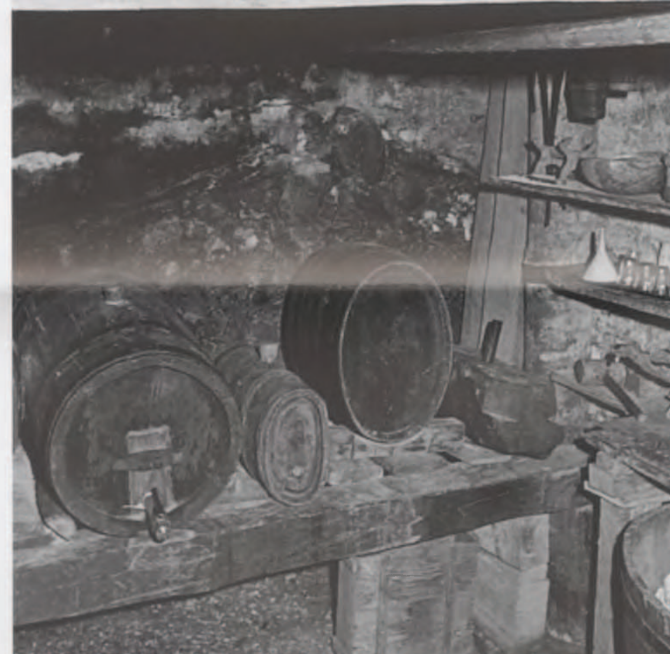
C'est dans ce mouvement que prennent place notre exposition et nos publications. A quiconque aimerait se doter d'une marche à suivre en cette matière difficile, nous offrons des matériaux de réflexion qui concernent non seulement l'Occident, mais également les autres continents. Car ce n'est que dans une perspective comparative et multiculturelle que l'on peut aujourd'hui agencer son propre atelier rituel.

Cette exposition est l'une des dernières que je réaliserai au Musée d'ethnographie, mais elle habite depuis fort longtemps le vieux conservateur que je suis. Quand j'étais jeune dans mon Val d'Anniviers, mes parents m'ont initié au rite mortuaire. Un jour, ouvrant le tiroir d'une vieille commode, ma mère m'a dit: «Il y a là-dedans tout ce qu'il faut pour le moment où ton père et moi nous mourrons». Elle m'a indiqué l'usage précis des nappes, cierges et crucifix. Elle m'a indiqué comment il fallait installer le corps pour la veillée et comment il fallait mettre la maison en deuil. J'apprenais également comment je devrais annoncer la mort à la Communauté et les services que je devrais solliciter. Quant à mon père, il me conduisit à la cave et m'indiqua ce qu'il convenait de faire en matière de pains, fromages et vins pour le repas d'enterrement.

Je n'ai pas gardé de souvenir lumineux de cette initiation obligée, mais bien des années plus tard, l'anthropologue Yvonne Preiswerk, qui allait devenir mon épouse, était initiée à son tour par mes parents aux sources cachées de nos rites de pagano-chrétiens. Comparant les pratiques mortuaires de régions différentes, elle écrivit *Le repas de la mort* qui nous révéla, à nous montagnards, l'extraordinaire richesse de nos rites ancestraux. Cette découverte me fit partager avec mon épouse le même intérêt sociologique et ethnologique pour tout ce qui concerne le champ mortuaire sur lequel nous avons mené plusieurs recherches.

En 1982, à la demande de l'entreprise Les Pompes Funèbres Générales, nous fondions la Société d'Etudes thanatologiques de la Suisse romande, avec des théologiens, des médecins, des infirmières, des accompagnants de fin de vie. Au début, nous luttions contre la marginalisation de la mort. Nous étions presque les seuls, parmi les profanes, à parler de ce sujet tabou. Nous avons consacré de multiples colloques à des questions pratiques, très concrètes et peu à peu nous constations un intérêt grandissant pour le mortuaire. Et en 1988, nous prenions comme thème de réflexion «La mort à la mode».





Cave du Val d'Anniviers avec vins et fromages d'enterrement. Photo: Y. Preiswerk



Le repos de la vieille dame, Lausanne, 1999. Photo: J. Watts

Peu à peu, devant la multiplication des groupes, des institutions, des thérapeutes et des lieux de formation «s'occupant de la mort», nous faisions notre autocritique en posant cette question: l'immense bavardage autour de la mort, sous prétexte de la réhabiliter, ne tend-il pas à l'occulter en définissant une manière policée du «mourir correct»? Devant ces questions, la Société d'Etudes thanatologiques faillit se dissoudre, mais de toutes parts, on nous demandait de faire connaître aux nouvelles générations la richesse des savoirs traditionnels et l'émergence des rites nouveaux. C'est ainsi que naquit dans ma tête le projet d'un *Petit Manuel des rites mortuaires*, destiné aux adolescents que la maison d'édition La Joie de lire accueillit avec enthousiasme et que les Pompes Funèbres Générales acceptèrent de financer.

Ce projet était largement commencé lorsque l'incroyable survint. Le 13 avril 1999, je conduisis mon épouse en clinique pour examen médical. Et le même jour je présentai notre projet d'atelier rituel à l'occasion des vingt ans du CESCO (Centre de soins continus). Le 14 avril, Yvonne Preiswerk mourut d'une insuffisance cardiaque. Plongé brutalement dans le drame, que devais-je faire? Nos travaux sur les rites mortuaires étaient trop avancés pour y renoncer. J'aurais eu, en plus, l'impression de trahir l'anthropologue qui m'avait fait découvrir les trésors insoupçonnés de ma propre culture mortuaire. Nous avons donc continué.

Je dois avouer que, malgré le soutien des rites et des proches, la mort crée un grand et immense désordre, comme aimait à le répéter mon épouse, et qu'elle ne peut être apprivoisée en son mystère. Cependant, je crois à la nécessité de redécouvrir la signification profonde du rite authentique qui, tout à la fois, donne du sens et ouvre sur l'énigme absolue. Moi, devenu pauvre thanatologue mendiant d'aide, j'adhère plus que jamais à notre projet de «La mort, marche à suivre». Et à ce qu'il pourrait maintenant y avoir de trop subjectif chez moi, mon équipe dirigée par Christian Delécraz et mes éminents collègues Roberta Colombo Dougoud, Claude Savary et Jérôme Ducor apporteront un solide correctif par l'ouverture aux rites des autres.

Bernard Crettaz

Connaissez-vous *l'Espace Funétique*?

Cette exposition et les publications qui l'illustrent ont été élaborées en étroite collaboration avec les Pompes Funèbres Générales de Lausanne. Cette entreprise, confrontée en permanence avec les demandes des familles, constitue un laboratoire exemplaire pour l'études des nouveaux rituels mortuaires. Elle a donc été notre terrain de recherche privilégié.



Toilette mortuaire aux Pompes Funèbres Générales, Lausanne 1999. Photo: J. Watts

Une telle coopération ne va pas forcément de soi. Aujourd'hui encore, entretenir des relations avec des croque-morts est sujet d'étonnement et de sarcasmes. Pourtant, qui d'autre que ces professionnels de la mort peut répondre aux attentes des familles? Les savoirs transmis autrefois de génération en génération dans les sociétés traditionnelles se sont en grande partie perdus. L'influence réduite des Eglises et des communautés a eu pour conséquence de donner aux employés des entreprises de pompes funèbres une nouvelle fonction à laquelle ils n'étaient pas préparés.
C'est pourquoi en 1982, sous l'impulsion des Pompes Funèbres Générales, à été créée la Société d'Etudes Thanatologiques de Suisse Romande (SET). Celle-ci réunit des représentants du milieu médical, des enseignants, des théologiens, des sociologues, des anthropologues et des employés des pompes funèbres. Régulièrement, des colloques publics sont organisés et des publications éditées.
Cependant, les conférences et les ouvrages abordant la mort et la mort à vivre restent confinés à un public restreint. S'interroger sur un sujet aussi grave n'est pas particulièrement exaltant. Faire le pas, ouvrir la porte d'une entreprise de pompes funèbres représente pour beaucoup une démarche difficile à effectuer.
Récemment, pour pallier cet état de fait, les Pompes Funèbres Générales ont réalisé dans leur locaux un nouvel espace inattendu: l'Espace Funétique. Ce lieu offre au public une bibliothèque, des petites expositions thématiques sur les rites mortuaires pratiqués dans d'autres cultures ou d'autres temps, ainsi qu'une salle de réunion. Mais le plus original est constitué sans aucun doute par la borne informatique qui, à l'aide d'un écran tactile appliqué sur l'extérieur de la vitrine, permet de s'informer jour et nuit sur les multiples activités d'une entreprise qui œuvre dans un domaine méconnu et souvent volontairement ignoré. Du bout des doigts, vous cliquez sur le site choisi. Que faire quand un décès survient? Quel sera le domicile mortuaire? Quelles démarches administratives faut-il accomplir? Inhumation ou crémation? Peut-on choisir sa cérémonie et imposer ses rites? Quels sont les droits des familles? Etc...

Pour ceux qui désireraient en savoir plus, ils auront la possibilité de consulter cette borne informatique dans l'exposition de l'Annexe de Conches.

Christian Delécraz

Les livres de l'exposition:

Trois livres sortent à l'occasion de cette exposition. Les deux premiers sont publiés aux éditions La Joie de lire et seront en vente à l'Annexe du Musée d'ethnographie, ainsi qu'en librairie.



- ***La Mort à vivre*** (80 pages) a été confiée à la plume d'Eugène et aux pinceaux de Bertola. Cette fiction, destinée plus particulièrement aux jeunes, raconte les périples d'un jeune homme devenu croque-mort presque malgré lui...

- Le ***Petit Manuel des rites mortuaires*** (120 pages), tel un guide, permet à chacun d'approfondir le sujet.
Quatre auteurs ont apporté leur contribution:
Bernard Crettaz: *Un autre regard sur le croque-mort. Notre collaboration avec une entreprise exemplaire*
Christian Delécraz: *Transparence: Tout ce que vous voulez savoir sans oser le demander*
Jérôme Ducor: *ABC des rites mortuaires*
Christophe Gallaz: *A l'épreuve des faits*





Dessin de Bertola

L'ABC des rites mortuaires

Non-dits, périphrases, euphémismes: le langage est souvent bien emprunté pour exprimer cette réalité aussi tragique que banale qu'est la mort.
Il est vrai qu'en l'emberlificotant, la mort a profondément enrichi le vocabulaire français, comme en témoigne le remarquable ouvrage *Les mots de la mort* de Martine Courtois (Belin, 1991). Mais il est vrai aussi que ce phénomène a fortement contribué à épaissir le brouillard que nous faisons, plus ou moins consciemment, régner autour de cette échéance inéluctable et universelle.
Avec une centaine d'entrées, l'*ABC des rites mortuaires* se propose d'offrir un vocabulaire de la mort et de ses rites. Rédigé dans un style qui se veut clair et direct, il devrait permettre à chacun de vérifier ou de compléter ses connaissances, quitte à réviser certaines notions fondamentales. Sans fausse pudeur, il aborde des sujets aussi délicats que, par exemple, celui de la décomposition. Il fait le point sur l'actualité des grands rites funéraires occidentaux, particulièrement renouvelés dans l'Eglise catholique post-conciliaire. Pour ouvrir une perspective sur des traditions aux origines plus lointaines, il donne également quelques exemples, forcément trop peu nombreux, d'usages en vigueur dans d'autres civilisations. Rédigé dans le cadre d'une réflexion sur les nouveaux rites, il devrait constituer plus qu'un simple «ABC»: un «b-a ba» du funéraire, c'est-à-dire un outil permettant de se forger son propre discours sur la mort.

Jérôme Ducor

- ***La mort brute*** de Charles Berthouzoz, est un recueil de textes superbes qui nous fait découvrir le quotidien d'un croque-mort.

Dès les premières pages se dévoile à nous un monde méconnu. Des phrases courtes et acérées nous sont jetées à la face; les mots tourbillonnent devant nos yeux, perturbent nos sens et nous donnent des haut-le-cœur. Agressés, nous sommes tentés de refermer le livre. Cependant, derrière la mise en scène du cadavre, de la puanteur et des larmes, s'offre à nous la beauté du texte. Malgré le trouble subi à l'évocation de la mort brute, le lecteur est emporté dans un flot poétique d'où l'humour n'est pas absent. Alors, la lecture peut se poursuivre, non plus par simple curiosité ou attrait malsain, mais pour découvrir le regard sans complaisance d'un croque-mort sur son quotidien.
Coucher sur le papier des mots qui nous parlent de la mort ordinaire, de celle de tout un chacun, n'est pas coutumier: Charles Berthouzoz nous révèle les aspects profondément humains de son métier.

Christian Delécraz

Cet ouvrage de 112 pages, publié par le Musée d'ethnographie dans la collection des Nouveaux Itinéraires Amoudruz, No 6, peut être commandé directement auprès du secrétariat du Musée au prix de fr. 20.–, Amis du Musée fr. 18.– (port en sus).

D'aucuns l'ignorent;
la plupart la craint,
la hait.
Brutale, sournoise ou attendue
elle est là, la mort.
Un petit nombre,
par métier
l'apprivoise,
non sans émotion.
Ce sont les croque-morts
pour lesquels je dis ces instants
communs ou exceptionnels,
comiques parfois,
sordides aussi.

Charles Berthouzoz
La mort brute

L'exposition de Conches ne se limite pas à présenter la mort dans nos régions, elle étend son regard sur les rites funéraires d'ailleurs

Funérailles en Afrique au sud du Sahara

De même que partout dans le monde, la mort en Afrique est ressentie comme une rupture et entraîne des démonstrations de regret et de chagrin. Toutefois, étant donné qu'elle constitue un passage obligé à travers la chaîne de vie qui relie les ancêtres aux vivants, elle donne lieu presque toujours à des fêtes et des cérémonies importantes et très animées, accompagnées de musique et de danse, surtout lorsque le défunt ou la défunte a bien rempli son rôle sur terre, par exemple en laissant une nombreuse descendance, en ayant accompli son devoir à l'égard de ses parents, etc. et naturellement, lorsqu'il s'agit d'un personnage important, un chef ou un roi, pour lesquels on allait jadis jusqu'à sacrifier des êtres humains.

L'enterrement proprement dit ne représente qu'un des moments des funérailles qui peuvent s'étaler sur plusieurs années et comporter par exemple le «damage» de la tombe, puis la levée du deuil et la consécration du défunt en tant qu'ancêtre, désormais chargé de veiller sur la famille. En effet, ce sont les ancêtres qui peuvent plus facilement intercéder auprès des divinités ou d'autres forces spirituelles afin d'en éloigner les effets néfastes. La vie réserve tant d'épreuves à surmonter (insuccès, échecs économiques, accidents, stérilité, maladies et aussi morts prématurées), dues sans doute à la vindicte de divinités négligées ou bien, au contraire, provoquées par des rancunes et des jalousies de toutes sortes, que l'appui des ancêtres s'avère vraiment indispensable.

Et tout d'abord, il s'agit d'accomplir les rites de séparation et de purification qui doivent avoir lieu très rapidement, car la mort est «contagieuse» en Afrique. Ainsi, pour que le défunt ou la défunte n'ait pas l'envie de revenir parmi les siens (sous forme d'esprit errant, de «revenant»), on va promener le corps sur un brancard dans les rues du village et les lieux qui lui étaient familiers. C'est ainsi que procédaient il n'y a pas si longtemps les agriculteurs Bwa au sud du Burkina Faso, comme on le voit sur la photo ci-contre, où le cadavre enveloppé dans des nattes de vannerie est promené sur un brancard par les membres de la caste des forgerons, au son d'une harpe à deux cordes munie d'une volumineuse calebasse de style *bolon*. C'était aussi de cette manière que l'on «interrogeait» autrefois le cadavre sur les causes de sa mort et éventuellement pour désigner le ou les présumés «coupables».

Claude Savary



Funérailles à Boni (Burkina Faso). Photo: Michel Huet

Le *tromba*, une évocation des morts à Madagascar

Au tout début du siècle, les missionnaires européens envoyés à Madagascar se sont longuement interrogés sur les notions de péché, de culpabilité et de châtiment divin chez les populations qu'ils côtoyaient. Existaient-elles seulement chez ces esprits païens? Quelle idée se faisaient-ils de l'au-delà? Comment concevaient-ils la mort? Les évangélistes se sont très vite intéressés aux étranges rites funéraires malgaches, en estimant que seule une bonne compréhension de ces coutumes favoriserait leurs tentatives de conversion. C'est ainsi qu'Henry Rusillon, pasteur d'origine genevoise œuvrant pour la Société des missions évangéliques de Paris, a pu faire part de sa perplexité en découvrant le phénomène du *tromba* chez les Sakalava, dès ses premiers séjours à Madagascar en 1897. Il décrit le *tromba* comme une sorte de transe spectaculaire, durant laquelle les sujets se retrouvent possédés par l'esprit des ancêtres et des divinités qui transmettent leurs messages au monde des vivants. Loin de se laisser effrayer par ce que la plupart de ses compatriotes auraient rejeté au nombre des expressions les plus violentes du paganisme, Henry Rusillon a fait figure de précurseur. Il a observé dans le détail ces cérémonies de l'évocation des morts. Il a aussi relevé la place importante que prennent les ancêtres dans toute la société malgache: ce sont eux qui assurent la prospérité des récoltes, préservent hommes et femmes des maladies si on les respecte, garantissent les générations à venir si on les honore.

De retour en Europe après trois décennies d'un prosélytisme patient et efficace, Henry Rusillon a fait don au Musée d'ethnographie de Genève d'une grande collection d'objets rituels et de «fétiches» illustrant les divers aspects de la vie magico-religieuse malgache. Il a également publié de nombreux ouvrages retraçant ses «enquêtes sur le terrain». Dans leur ensemble, ces recherches laissent transparaître les objectifs du missionnaire protestant. Mais elles constituent aussi des références incontournables pour qui veut comprendre le dialogue permanent et si particulier qui relie aujourd'hui encore les morts aux vivants, sur la Grande Ile de Madagascar.

Gilles Labarthe



Petite case de vannerie gardée dans les maisons et suspendue sur les tombeaux. Objet magique Sihanaka, Madagascar. H. 44 cm No 12306. Don Henry Rusillon 1930

FORUM D'ANTHROPOLOGIE VISUELLE 1999

Musée d'ethnographie – du 2 au 21 novembre 1999 (voir programme p. 8)

Vernissage le 2 novembre 1999 à 18 heures

L'étranger «maison»

Cette manifestation se veut la continuation du «Festival des films et musiques du monde» que dirigeait mon prédécesseur René Fuerst et qui a pris fin en 1997 après 13 éditions réussies. Bien que le film et la vidéo représentent toujours une composante majeure de notre champ de travail, nous n'entendons pas à l'avenir tenir les autres supports à l'écart: car il va de soi que la gravure, le dessin, la peinture, la photographie, comme tous les produits visuels des nouvelles technologies ont leur place dans un Musée d'ethnographie. Le changement de titre de notre manifestation, entre l'ancienne et la nouvelle formule, apparaît dès lors nécessaire.

En cette fin du 2e millénaire, nous avons choisi d'articuler notre premier «Forum d'anthropologie visuelle» autour de trois points forts:

- **la mort:** trois jours de programmation et de discussion autour de films et de vidéos, en complément à l'exposition «La mort à vivre. Petit Manuel des rites mortuaires», qui se tiendra à l'Annexe de Conches du Musée d'ethnographie du 28 octobre 1999 au 9 avril 2000 (voir p. 2).
- **l'étranger:** une double exposition de la photographe et cinéaste autrichienne Lisl Ponger, *Fremdes Wien* (Vienne étrangère) et *Xenographische Ansichten* (Vues xénographiques), témoignant de deux approches photographiques différentes du thème de l'étranger, en contraste dialectique.
- **«L'ethnographie et les nouveaux médias»:** un colloque préparé en étroite collaboration avec Pierre-L. Jordan, professeur à l'École des hautes études en sciences sociales (Paris/Marseille) et directeur du Centre européen de recherche et développement multimédia (Marseille).

Le thème de l'étranger est évidemment au centre des préoccupations des ethnologues. C'est pourquoi nous revenons sur le travail de Lisl Ponger.

Lisl Ponger n'en est pas à sa première provocation. Photographe de profession formée à Vienne, elle contribue à créer dans sa ville un marché aux puces au début des années 70. Grande voyageuse, elle s'exile pendant quelques années aux Etats-Unis et au Mexique, puis redécouvre sa ville avec un regard nouveau. Le marché aux puces devient une source d'inspiration où elle trouve aussi une partie du matériel cinématographique qu'elle utilise. Elle se signale par des films posant la question des rapports qui s'établissent entre le monde et ses voyageurs/preneurs d'images-souvenirs – les images en disent plus sur les preneurs d'images que sur les sujets photographiés. Lisl Ponger réfléchit aux représentations. Ses films sont un «réservoir inépuisable des regards, des imaginaires, des valeurs, des *Weltanschaungen*», comme écrit à son sujet Jean Perret, directeur de «Visions du Réel», festival international du cinéma documentaire de Nyon, où a été présenté en 1999 un état des lieux de sa production filmique.

Deux films de Lisl Ponger seront projetés au Musée d'ethnographie: *Passagen* (1996), formé de bribes de films super-8 retrouvés sur un marché, qui développe une réflexion sur le voyage, l'exotisme, l'exil et le néocolonialisme, et *Déjà vu* (1999), qui recycle, à travers des extraits de films amateurs provenant également des puces, le regard stéréotypé d'un couple de touristes à travers le monde – leur monde.

En 1993, Lisl Ponger frappe un grand coup: l'exposition «Fremdes Wien», accompagnée d'un ouvrage splendide (*Fremdes Wien*, Wieser Verlag, Klagenfurt/Salzburg, Wien, 1993), marque la fin d'une étape de son voyage intérieur dans une Vienne, à la fois connue et inconnue, accessible et inaccessible, à la rencontre d'événements publics organisés ou animés par des communautés étrangères appartenant à plus de 50 nationalités. Lisl Ponger a filmé les personnes, en a extrait des tirages sur papier, un peu flous, mais qui les laissent percevoir sans les démasquer, nous renvoyant à notre incertitude par rapport à elles. «Le signe est une fracture qui ne s'ouvre jamais que sur le visage d'un autre signe» (Roland Barthes, *L'empire des signes*, Genève, 1970). Nous avons tiré de cet ensemble un choix qui est présenté au Musée.

Allant plus loin dans son exploration de l'étranger, Lisl Ponger s'est mise dans la peau d'une xénographe de la fin du siècle passé, aux premiers temps de la photographie – photographies posées, retouchées, coloriées et stéréotypées. Son exposition *Xenographische Ansichten*, également accompagnée d'un livre (*Xenographische Ansichten*, Wieser Verlag, Klagenfurt/Salzburg, 1995), parle à la première personne pour des Autrichiens et des Autrichiennes qui racontent comment ils se rêvent en Touareg, en Bésilienne, en Texan, en Pakistanaise, en Anglais, en Ukrainienne, etc. et même en xénographe. Toutes ces personnes posent dans le contexte de leur choix, avec les costumes et les objets qui leur plaisent. La photographe joue le jeu des vieilles photographies, avec un petit clin d'œil à notre époque – arrière-fond paysager autrichien, réchaud à gaz, lunettes, animaux de zoo d'un autre continent, chaussures d'une autre culture, teint de peau, couleurs de cheveux... 33 de ces images-objets pleines d'ironie sont accrochées au Musée, rehaussées par des passe-partout individualisés en relation avec chaque culture représentée. Nous remercions le Ministère des affaires étrangères d'Autriche qui nous permet d'accueillir Lisl Ponger et ses œuvres.

Ces deux expositions et les deux projections sont le point de départ et de référence d'un «Atelier Lisl Ponger» que nous avons choisi d'intituler *L'étranger maison*, en collaboration avec «Visions du Réel». Lisl Ponger, Jean Perret et Erica Deuber Ziegler (chargée de recherche au Musée d'ethnographie) animeront la réflexion sur le rapport entre «nous» et «les autres», sur nos représentations de l'étranger, sur notre regard sur eux, étrangers imaginaires aussi, produits par notre exotisme et le poids de notre histoire coloniale.

Majan Garlinski



Le Touareg. «Un Touareg a une meilleure orientation qu'une boussole.»
Wolfgang Divjak, photographié dans les carrières de quarz Zelking à Melk, Basse-Autriche. Photo: Lisl Ponger, *Xenographische Ansichten*, Klagenfurt/Salzburg, 1995

Une nouvelle conservatrice au Musée d'ethnographie

On s'en souvient, quand Monsieur René Fuerst prit sa retraite, son poste de conservateur qui réunissait deux fonctions assez dissemblables (conservateur du département Océanie et responsable du film ethnographique) fut divisé en deux demi-postes. Monsieur Majan Garlinski est devenu conservateur d'anthropologie visuelle et j'ai le plaisir d'annoncer que cet été, le Conseil administratif de la Ville de Genève a nommé Madame Roberta Colombo Dougoud au poste de conservatrice du département Océanie.

Après avoir obtenu une licence en socio-anthropologie à l'Université d'Urbino en Italie, Madame Colombo Dougoud vient de terminer un doctorat en ethnologie à l'Université de Fribourg, avec une thèse sur «Les storyboards de Kambot: art du Sepik entre tradition et modernité». Elle a effectué deux séjours en Nouvelle-Guinée et a également fait du terrain en Italie. Madame Colombo Dougoud a été collaboratrice scientifique au «Museo delle Culture Extraeuropee» de Lugano et plus tard responsable de la collection ethnographique de l'Université de Fribourg. Sa collaboration au Musée d'ethnographie de Genève va certainement y apporter un nouvel élan. C'est la première fois que notre institution s'adjoint une spécialiste de l'Océanie et je ne doute pas que Madame Colombo Dougoud va faire des découvertes sensationnelles dans la remarquable et peu étudiée collection du Musée issue des Mers du Sud. D'autre part, Madame Colombo Dougoud occupe son autre mi-temps comme assistante diplômée au séminaire d'ethnologie de l'Université de Fribourg et par son arrivée à Genève – comme par celle de Monsieur Garlinski d'ailleurs – notre Musée va être dynamisé par une influence bienvenue de l'ethnologie pratiquée dans d'autres parties de la Suisse. Enfin, il faut remarquer que Madame Colombo Dougoud est la première femme à occuper un poste de conservatrice depuis le départ à la retraite de Madame Lobsiger-Dellenbach en 1967. Bienvenue et bonne chance à notre nouvelle collègue!

Louis Necker

Nouvelles formes artistiques comme expressions identitaires

C'est avec joie et émotion que le 1er septembre 1999, je suis arrivée au Musée d'ethnographie en qualité de conservatrice du département Océanie. Travailler dans un musée de grande renommée non seulement en Suisse, mais aussi à l'étranger, ainsi qu'être responsable d'une collection si belle et riche qui compte quelque 6000 pièces, représentent pour moi une occasion extraordinaire pour mettre en pratique ma vision de l'anthropologie et de la muséographie. Je crois que les sciences humaines ne doivent pas être confinées à des lieux circonscrits et renfermés, ni être destinées exclusivement à un public restreint de spécialistes. Au contraire, elles doivent parler aussi à l'homme de la rue et l'aider à mieux comprendre la réalité complexe dans laquelle il vit, réalité qui devient de plus en plus caractérisée par la variété et la diversité culturelles. En même temps, elles doivent contribuer à favoriser la communication entre les communautés différentes qui habitent le même territoire.

L'anthropologie de l'art et la muséographie sont à tort considérées comme des branches mineures de l'anthropologie, et je souligne à tort. Parce que l'on oublie souvent que les hommes et les femmes de toute époque et pays n'ont pas seulement discuté, pratiqué des échanges et des rites, transmis oralement des connaissances, mais ils ont aussi créé des objets à travers lesquels fixer une idée ou un événement, les visualiser, les mémoriser et les passer à la génération suivante. Un objet parle et peut parler plus longtemps que la parole et la musique.

Si donc les formes artistiques nous parlent, il ne faut pas penser que le message ou les messages ainsi communiqués demeurent inaltérés dans le temps. L'art d'un peuple est soumis à des changements continus, bien que parfois imperceptibles, parce que la culture qui le produit se modifie. En particulier dans les pays du tiers monde, l'arrivée des administrations coloniales avec l'introduction de nouvelles valeurs culturelles, ainsi qu'une mobilité croissante ont exposé les populations à des influences extérieures toujours plus fortes et ont entraîné également la désagrégation graduelle du tissu social. En conséquence, plusieurs formes artistiques traditionnelles, dépourvues des fonctions et des significations qu'elles recouvraient auparavant, ont disparu. Cependant, au cours des dernières décennies, la quête de nouvelles expressions identitaires ainsi que le développement touristique ont su générer une impulsion créative motivant la naissance de nouveaux objets d'art. Ces objets, désignés dans la littérature anthropologique sous l'appellation «art touristique» ou «art pseudo-traditionnel», sont souvent considérés avec un certain mépris car, contrairement aux formes artistiques traditionnelles qui étaient créées à des fins internes à la société, ils sont produits dans le but précis d'être vendus aux touristes et aux marchands d'art. Un exemple significatif est constitué par un nouvel objet d'art le *storyboard*, sur lequel je me suis penchée lors de ma thèse de doctorat. Les storyboards, inventés au début des année 70 dans le village de Kambot (Papouasie-Nouvelle-Guinée) par un petit groupe d'artistes, sont des planches de bois, gravées puis peintes, illustrant des mythes traditionnels aussi bien que des scènes de la vie quotidienne. Rapidement, ces objets sont devenus un des souvenirs les plus appréciés par les touristes et en même temps le nouveau symbole identitaire des habitants de Kambot.

Or, une analyse attentive des arts touristiques permet de comprendre que, malgré cette prédestination à un marché externe, ils sont très importants et significatifs pour les gens qui les produisent, car ils reflètent et expriment de nouvelles identités et de nouvelles relations au monde extérieur. L'étude de ces nouveaux objets, analysés en tant que systèmes de signification et de communication interculturelle, permet également de mettre en lumière les relations entre les indigènes d'un côté et les touristes et marchands d'art de l'autre, les idées et les attentes de chaque groupe par rapport à l'autre, ainsi que l'interaction entre le local et le global.

Roberta Colombo Dougoud



Storyboard gravé par David Bongighe. Kambot (Papouasie-Nouvelle-Guinée) 1988. Photo: R. Colombo Dougoud

TRÉSORS

Une série de boîtes *nkisi* du *Lemba*

Au cours de la préparation de l'exposition «Afriques magiques» en 1992, j'avais découvert dans les réserves plusieurs objets curieux d'usage magique, dont quelques-uns ont été exposés à cette occasion. Il s'agissait de boîtes d'écorce cousue, comme on en trouve dans cette région de l'Afrique centrale entre Gabon et Congo. Ces boîtes étaient vides pour la plupart, leur contenu ayant été réparti de manière très systématique par type d'objet dans des casiers numérotés; seule exception, une boîte était restée miraculeusement inviolée, sans doute pour servir de témoin. Il est vrai que la manie classificatoire, à la mode dans les années trente, est probablement responsable de cette dispersion très regrettable d'objets qui, justement, n'ont de sens que lorsqu'ils se trouvent en compagnie d'autres éléments peut-être disparates mais explicites pour les initiés, qu'il s'agisse d'objets fabriqués – des statuettes par exemple – ou non, tels des fragments végétaux et minéraux, etc. De plus, je n'ai retrouvé au Musée aucune information au sujet de ces boîtes, puisqu'elles n'avaient apparemment jamais été enregistrées. L'article de Marguerite Dellenbach paru dans *L'Ethnographie* en 1934 m'avait semblé prometteur, mais il s'agissait en fait de la description d'un panier de «féticheur» du Mayombé (Congo). On y faisait toutefois allusion au fait que: «Le Professeur Eugène Pittard a collectionné, au Musée d'ethnographie de Genève, une belle série de boîtes et de sacs de féticheurs d'aspects et de dimensions divers, provenant de la région du Mayombé» (*op. cit.*, vol. 28-29: 34).

Boîte du *nkisi* du *Lemba* et son contenu. Congo. H. 28 cm. (No 48288). 1999. Photo: J. Watts

Au cours d'un voyage à Paris l'année dernière, où j'étais allé apporter des statuettes au Musée des Arts d'Afrique et d'Océanie de Paris pour son exposition sur les sculpteurs Teke, j'y rencontrai Marie-Claude Dupré, chargée de recherches au CNRS et spécialiste des populations Teke du Congo, à qui je signalai l'existence de ces boîtes. Elle fut tout de suite vivement intéressée de les voir et, au mois de mai de cette année, elle faisait le voyage de Genève, où pendant une semaine elle examina en détail ces boîtes dans les réserves du Musée.

Sans empiéter sur les résultats de sa recherche qui sera publiée l'an prochain par les Presses de l'Université Blaise Pascal, je peux cependant signaler que nous avons pu reconstituer presque entièrement le contenu de sept boîtes, ce qui fait huit avec la boîte-témoin. De même, il a été possible d'identifier plusieurs des éléments conservés dans ces boîtes du *Lemba*, notamment les *mizita*, sortes de fuseaux de fibres, garnis de perles de verre ou non, qui révèlent des esprits actifs, ainsi que ces curieux étuis d'écorce surmontés d'un cône de terre garni de cauris, les *mizita* des femmes, censés garantir la fidélité de celles-ci aux dires du missionnaire suédois Efraim Andersson qui en avait trouvés chez les Sundi du Bas-Congo.

L'institution du *Lemba*, qui jouait jadis un grand rôle dans la vie culturelle et sociale des populations de cette région et permettait notamment de soigner les gens, a été interdite au temps de la colonisation française.

D'autres trouvailles sont encore possibles dans les incroyables réserves du Musée d'ethnographie. J'y reviendrai dans de prochains articles.

Claude Savary

NOUVELLES ACQUISITIONS

Une collection doublement remarquable: les *o-fuda* de Leroi-Gourhan

Le Musée d'ethnographie est entré en possession d'une collection d'iconographie religieuse japonaise particulièrement importante. La valeur de cet ensemble exceptionnel tient tant à son contenu qu'à ses origines.

L'essentiel en est constitué par quelque sept cents *o-fuda*, ou vignettes xylographiques représentant les divinités principales des temples bouddhiques, qui sont distribuées aux pèlerins; s'y ajoutent des amulettes *(o-mamori)*, ainsi que divers documents, y compris de la religion Shintô.

L'intérêt présenté par les *o-fuda* est double. D'une part, ils constituent un témoignage de première main sur la pratique séculaire des pèlerinages au Japon. D'autre part, ils fournissent une source irremplaçable pour l'identification d'un certain nombre de personnages du panthéon japonais. Celui-ci a certes été systématisé dans des traités anciens, mais ces derniers ne rendent généralement pas compte des personnages dont le culte s'est développé localement, au cours des siècles, souvent dans le cadre d'un syncrétisme original, propre à la religiosité japonaise. Ce sont précisément les *o-fuda* qui permettent alors de retrouver l'identité de ces personnages ainsi que leurs origines.

L'autre intérêt majeur de cette collection vient de son initiateur, qui n'est autre qu'André Leroi-Gourhan (1911-1986). Si cet ethnologue français est justement réputé pour ses travaux sur la préhistoire, on sait moins que son premier terrain d'études se situa au Japon. Diplômé en russe à 20 ans, puis en chinois deux ans plus tard, Leroi-Gourhan s'embarqua pour le Japon avec son épouse en 1937. Mais la guerre le contraignit à rentrer en France en 1939, non sans ramener une importante collection ethnographique, conservée depuis au Musée de l'Homme. Cependant, la fin des hostilités ne lui permit pas de publier ses travaux sur le Japon, ce pays constituant désormais un sujet d'études par trop sensible. C'est alors seulement que Leroi-Gourhan se résigna à orienter ses recherches dans le domaine qui devait le rendre célèbre.

Il est tout à fait remarquable que l'intérêt de Leroi-Gourhan se soit porté sur les *o-fuda*, alors même que les spécialistes japonais n'y prêtaient pas attention. Sa collecte, patiente et systématique, nous est parvenue rangée dans des chemises en suivant la classification des personnages selon les traités d'iconographie classique: buddha, bodhisattva, *myôô*, dieux, etc.

La seule collection antérieure en Europe semble être celle de Basil Hall Chamberlain (1850-1935), au Pitt Rivers Museum de l'Université d'Oxford. Une troisième collection a été réunie plus récemment par le regretté Bernard Frank (1927-1996): riche d'un millier d'*o-fuda*, elle est déposée à l'Institut des hautes études japonaises (IHEJ) du Collège de France, où le professeur Frank enseigna à la chaire de civilisation japonaise dès 1980. Ce dernier était donc le collègue de Leroi-Gourhan, qui occupait la chaire de préhistoire depuis 1969; mais, curieusement, aucun des deux confrères ne semble avoir eu connaissance de l'intérêt que l'autre portait ou avait porté envers les *o-fuda*.

L'ensemble entré au Musée est en cours de dépouillement, Danielle Etienne se chargeant des travaux de restauration. Il s'insère parfaitement dans nos collections, en complétant la section des religions japonaises documentée sur le terrain par mon prédécesseur Jean Eracle. A Paris, l'inventaire de la collection Frank se poursuit également, et nous nous félicitons de l'esprit de collaboration de Mme Petitmangin, directrice de l'IHEJ. Nous pouvons ainsi espérer mettre en commun les enseignements tirés de l'étude respective de ces collections, un objectif que n'auraient sans doute pas désavoué les deux savants.

Qu'il me soit enfin permis d'exprimer notre reconnaissance à Mme André Leroi-Gourhan: en permettant l'entrée de cette collection dans notre Musée, elle contribue à mettre en valeur la richesse de la collection de son époux, une soixantaine d'années après sa constitution.

Jérôme Ducor



Ijô Gongen, un des o-fuda de la collection Leroi-Gourhan

EXPOSITIONS

PROLONGÉE JUSQU'AU 23 JANVIER 2000

Musée d'ethnographie
Visites commentées sur demande et dimanches 17 octobre, 14 novembre, 5 décembre et 23 janvier 2000 à 10h30

LE FEU
A chacun son feu, feu dévorant, feu domestique, feu sacré... une exposition pour vous faire découvrir les différents aspects culturels liés à l'usage universel du feu.

SAMEDI 16 ET 23 OCTOBRE À 14H, 15H ET 16H
DIMANCHE 17 ET 24 OCTOBRE À 11H30, 14H, 15H ET 16H

Musée d'ethnographie
Les séances durent environ 45 minutes. Démonstration pratique organisée par l'ARAP et destinée à tous, dès 6 ans.

LE FEU AVANT LES ALLUMETTES
C'est sous un tipi installé devant le Musée d'ethnographie que nous apprendrons à faire du feu sans allumettes: court historique du développement des divers procédés, présentation des matériaux et de l'outillage nécessaires à l'allumage.

JUSQU'AU 31 OCTOBRE 1999

Musée d'ethnographie
Visites commentées sur demande 022/418 45 44 (l'après-midi)
Une exposition organisée en collaboration avec Action de Carême et La Fondation suisse pour la culture Pro Helvetia

MONDES DU TRAVAIL: IMAGES DU SUD
Exploitation et joie de vivre, des images et des commentaires que nous devons à des photographes et des journalistes du Sud.

DU 28 OCTOBRE AU 9 AVRIL 2000

Vernissage le 27 octobre à 18h
Musée d'ethnographie – Annexe de Conches
Visites commentées sur demande au 022/346 01 25

LA MORT À VIVRE
Petit manuel des rites mortuaires
Voir pages 2-3-4.

MUSIQUES
Ateliers d'ethnomusicologie



www.adem.ch
Renseignements: tél. (022) 731 48 40

Vendredi 15 octobre, 21h30 Sud des Alpes	**Alama** Musique instrumentale de Guinée
27-30 octobre, 19h30 Espace Macondo	**Kunthea Ken** Démonstration de danse khmère du Cambodge
9-20 novembre Cité Bleue	**FLÛTES ALORS!** Festival en collaboration avec le Centre de musique ancienne
Mardi 9 novembre, 20h30	**Abdul Bari Siddiqui** (Bangladesh) **Giovanni Antonini** (Italie, XVII[e] et XVIII[e] siècles)
Vendredi 12 novembre, 20h30	**Yoshikazu Iwamoto** (Japon) **Ensemble Illica** (Baroque français)
Samedi 13 novembre, 20h30	**Trois Tiers Trio** (Renaissance) **Kudsi Erguner et Derya Turkan** (Turquie)
Mardi 16 novembre, 20h30	**Ensemble Mala Punica** (Moyen Age) **Ensemble Aly Wague** (Afrique de l'Ouest)
Vendredi 19 novembre, 20h30	**Ensemble Rupay** (Bolivie) **Martin Sandhoff et Christoph Hammer** (Romantisme)
Samedi 20 novembre, 20h30	**Flanders Recorder Quartet** (Appassionata) **Ensemble Iza** (Roumanie)
Jeudi 25 novembre, 20h30 Forum Meyrin	**Cambodge: Les danseuses du Roi** Ballet Royal de Pnom-Penh
Vendredi 3 décembre, 20h30 Cité Bleue	**Ustad Malang et l'ensemble Kaboul** Musique traditionnelle d'Afghanistan
Vendredi 10 décembre, 21h30 Sud des Alpes	**Trio Argentino** Tango argentin

Société des Amis du Musée d'ethnographie (SAME)

COMMUNIQUÉ

Au vu de l'avancement du projet du nouveau Musée d'ethnographie à la place Sturm, l'Assemblée générale a élargi le Comité de la Société des Amis du Musée d'ethnographie à 11 membres. En outre, ce Comité a élu un nouveau Président, Monsieur Jean-Pierre Gontard, président-adjoint de l'IUED et président de la Fédération genevoise de coopération. Monsieur Gérald Mentha a été nommé président d'honneur. Le nouveau président s'est engagé à défendre vigoureusement le nouveau Musée d'ethnographie comme un écrin digne de nos trésors et comme un centre vivant de la Genève multiculturelle et scientifique.
Au cours de ces dernières années, le nombre des membres de la SAME a presque triplé pour atteindre 1200 membres, ce qui en fait une des plus importantes Société des Amis de Musée à Genève.

FORUM D'ANTHROPOLOGIE VISUELLE 1999

DU 2 AU 21 NOVEMBRE 1999 AU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE
www.ville-ge.ch/musinfo/ethg



Mais sur quel degré de longitude suis-je? Citation de Lewis Caroll: *Alice aux pays des merveilles.*
La xénographe. Lisl Ponger, photographiée à Steinbrunn dans le Burgenland. Photo: T. Sharp 1995

EXPOSITIONS

DU 3 AU 21 NOVEMBRE 1999

Vernissage mardi 2 novembre à 18 h
en présence de la photographe et cinéaste Lisl Ponger

XENOGRAPHISCHE ANSICHTEN et **FREMDES WIEN**
Deux expositions de Lisl Ponger présentées par le Ministère des affaires étrangères d'Autriche. Voir page 5.

MERCREDI 3 NOVEMBRE 1999 DE 9H - 13H

ATELIER «LISL PONGER - L'ÉTRANGER MAISON»
avec la participation de Lisl Ponger, Erica Deuber Ziegler et Jean Perret. En collaboration avec «Visions du Réel», Nyon

LES RITES MORTUAIRES EN FILMS ET VIDÉOS

DU 4 AU 6 NOVEMBRE 1999

Programme établi en complément à l'exposition *LA MORT À VIVRE*

Bar dans le Pavillon Bleu

JEUDI 4 NOVEMBRE 1999

15h15 **CIMETIÈRE DANS LA FALAISE** (Mali)
Jean Rouch, 1950, F, 16 mm, 19', v.o. français
L'ENTERREMENT DU HOGON (Mali)
Jean Rouch, 1973, F, 16 mm, 18', v.o. français
FUNÉRAILLES À BONGO - LE VIEIL ANAÏ 1848 - 1971 (Mali)
Jean Rouch, 1972, F, 16 mm, 70', v.o. français

17h30 **SYLVIE, SES MOTS POUR LE DIRE** (Suisse)
Daniel Schweizer, 1995, CH, vidéo, 52', v.o. français
Projection en présence de l'auteur
1000° CELSIUS - ARBEITEN IM KREMATORIUM (Suisse)
Damaris Lüthi et Steff Bossert, 1993, CH, vidéo, 31', v.o. suisse-all./sous-titré anglais

19h30 **Verrée offerte par la Cave Johanniterkellerei Kuonen & Grichting (Salquenen)**

20h30 **'ERE WE GO** (Grande-Bretagne)
George Misch, 1998, GB, vidéo, 22', v.o. anglais
LAASTE WOORDEN - MIJN ZUSJE JOKE (1935 - 1997) (Pays-Bas)
Johan van der Keuken, 1998, NL, vidéo, 51', v.o. hollandais/sous-titré français
CHRONIQUE D'UNE SAISON SÈCHE (II) - LA QUALITÉ DE LA MORT (Mali)
Jean Paul Colleyn et Manu Bonmariage, 1986, B, 16 mm, 46', v.o. français

VENDREDI 5 NOVEMBRE 1999

15h15 **LEICHENVERBRENNUNG UND EINÄSCHERUNG EINER FÜRSTENWITWE** (Bali)
Willy Mullens 1926/1959, NL, 16mm, 15', v.o. muet
THE FUNERAL OF EARTH, FIRE AND WATER - BALINESE REQUIEM
Yasuhiro Omori, 1993, Japon, 16 mm, 103', v. anglaise

17h30 **LE CHEMIN DES INDIENS MORTS** (Venezuela)
Michel Perrin, 1983, F, 16 mm, 90', v.o. français

20h30 **WAITING FOR HARRY** (Australie)
Kim McKenzie, 1980, AU, 16 mm, 57', v.o. anglais
MADARRPA FUNERAL AT GURKA'WUY (Australie)
Ian Dunlop, 1978, AU, 16 mm, 84', v.o. anglais

SAMEDI 6 NOVEMBRE 1999

15h15 **L'ENTERREMENT D'UN JEUNE HOMME PAUVRE** (Afghanistan)
Bernard Dupaigne, 1974, F, 16 mm, 9', v.o. français
BEGRÄBNIS EINES KNABEN (Thaïlande)
Hans Manndorff, Friedhelm Scholz et Klaus Volprecht, 1967, D, 16 mm, 23', v.o. muet
LES DIEUX DE LA CHINE - LE LIVRE DES MORTS (Taiwan)
Patrice Fava, 1977, F, 16 mm, 48', v.o. français

17h30 **REINIGUNGSZEREMONIE 'SBYAN-CHOG' FÜR EINEN VERSTORBENEN** (Inde-Tibet)
Herman Schlenker et Martin Brauen, 1972/1981, D, 16 mm, 34', v.o.
TIBETAN DEATH RITES (Népal-Tibet)
Norman G. Dyhrenfurth, 1982, A, 16 mm, 26', v. anglaise
THE TIBETAN BOOK OF THE DEATH - THANATOLOGY OF TIBETAN BUDDHISM
Minao Kitamura, 1998, Japon, vidéo, 37', v. anglaise

20h30 **FOREST OF BLISS** (Inde)
Robert Gardner, 1986, USA, 16 mm, 88', v.o. sans dialogue
BOATMAN (Inde)
Gianfranco Rosi, 1993, I, 16 mm, 54', v. anglaise

COLLOQUE

VENDREDI 19 NOVEMBRE 1999

«L'ETHNOGRAPHIE ET LES NOUVEAUX MÉDIAS»
Avec la participation de Pierre-L. JORDAN (EHESS, Paris/Marseille; CEREDEM, Marseille).

10h15 **«The Cambridge Experimental Videodisc Project on the Nagas»** (Inde)
de Alan Macfarlane, Sarah Harrison, Julian Jacobs et Anita Herle, 1989, GB
Présentation d'un des premiers produits multimédia en ethnographie par Majan Garlinski.

14h15 **«L'ethnographie et les nouveaux médias»**
Présentation par Pierre-L. Jordan.